Zeitschrift: Théologie et philosophie : compte-rendu des principales publications scientifiques à l'étranger

Band: 1 (1868)

Buchbesprechung: Philosophie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Kienlen. Le témoignage de St. Paul en faveur de la résurrection (1 Cor. XV, 1-10).

C. J. Riggenbach. Jean l'apôtre et le prêtre Jean.

Bulletin. Les poëtes de l'Ancien Testament, par *H. Ewald*: Les Psaumes et les Lamentations (3e édition, 1866). Les écrits de Salomon (2e édition, 1867). — L'Ep. aux Galates, par *G. W. Matthias* (1865). — Un fragment de l'Ep. aux Galates (III, 15-22), par *G. W. Matthias* (1866). — L'Orient et son importance dans l'histoire de la civilisation, par *A. W. R. de Zerboni di Sposetti* (1868). — Le pèlerinage du landgrave de Thuringe, Guillaume le Hardi, dans la Terre Sainte, en 1461, par *J. G. Kohl* (1868). — La discipline de l'Eglise depuis l'époque apostolique jusqu'au septième siècle, par *Fr. Frank* (1867). — Histoire de l'Eglise en Allemagne, par *J. Friedrich.* 1re P. La période romaine (1867). — Les fausses décrétales d'Isidore, par *P. Hinsch* (1868). — La philosophie d'Anselme de Cantorbery, par *Em. Hœhne* (1867). — Le comte Fr. Léop. Stolberg et ses contemporains, par *Th. Menge*, I et II v. (1862). — Esquisse de la théologie pratique évangélique, par *W. Otto* (1866). — Manuel du droit ecclésiastique catholique et évangélique, par *Em. L. Richter-Dove*, 6e édit. (1867).

PHILOSOPHIE.

TH. HENKE. J. FR. FRIES[1].

Cette biographie du philosophe Fries a été écrite par son gendre, à l'aide de la correspondance et des papiers que celui-ci a réussi à recueillir. Plus d'un quart du volume est consacré à la publication de ces pièces diverses. On y remarque, entre autres, un article nécrologique de de Wette, des lettres du même et quelques-unes de Jacobi.

Jacob-Frédéric Fries naquit en 1773, à Barby, dans l'Électorat de Saxe, au sein d'une communauté morave où il fit ses premières études. L'absence de toute vie de famille et une discipline austère développèrent de bonne heure en lui une tendance à la spéculation, qui l'éloigna peu à peu de la carrière ecclésiastique à laquelle on le destinait. « Un jour, écrit-il lui-même, j'exprimai à mon maî-« tre, dans une leçon de géométrie, la joie que me causaient la so-« lidité et la clarté des démonstrations géométriques. Il me dit à « ce propos que l'on pouvait de la même manière prouver philo-« sophiquement l'existence de Dieu. — Oh! comment donc cela? « demandai-je avec un vif intérêt. — Tout, me répondit-il à peu

[1] *Jac. Fr. Fries* aus seinem handschriftlichen Nachlasse dargestellt, von Henke. Un vol. in-8o, 1867, x et 383 p.

« près, tout doit avoir sa raison suffisante; par conséquent aussi « l'univers; or, cette raison suprême de l'univers, c'est Dieu. Je « gardai le silence; mais à l'instant je me dis à moi-même : Eh « bien, si tout doit avoir sa raison, Dieu doit avoir aussi la sienne; « ou si Dieu peut avoir sa raison en lui-même, pourquoi n'en se- « rait-il pas ainsi du monde et des choses qui sont dans le monde? « — Telle fut ma première discussion philosophique; j'avais alors « quatorze ans. »

Du *Pedagogium* de Barby, Fries passa, dans l'automne de 1792, au séminaire théologique de Niesky. Là, les leçons de Garve : « *Introduction à la connaissance encyclopédique de toutes les sciences*, » commencèrent à lui donner des doutes sur l'importance du culte et sur quelques-uns des dogmes de l'orthodoxie, sans ébranler sa croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme, ni diminuer pour lui la valeur de la vie religieuse. Il se trouvait ainsi placé au point de vue de Jacobi et en complète sympathie de sentiments avec ce philosophe; mais il se séparait de plus en plus de la communauté morave, au sein de laquelle, cependant, il conserva toujours des relations d'estime et d'amitié. Après une année d'études de droit dans l'université de Leipzig et un court séjour à celle de Iéna, Fries passa trois années en Suisse, comme précepteur dans la famille d'un capitaine bernois, établi à Zofingue. Là, pendant les heures que lui laissait l'enseignement, grâce à la simplicité patriarcale de la vie que menaient ses hôtes, il put se livrer à ses travaux favoris.

De retour en Allemagne, Fries commença, en 1801, à professer comme *privat-docent* à Iéna, en opposition avec la méthode et les idées de Schelling, auquel il reprochait de suivre les errements de Fichte et de tuer chez les étudiants tout esprit philosophique. Fidèle à la pure tradition kantienne, il publia, en 1803, l'écrit intitulé : « *Reinhold, Fichte, Schelling*, » qui le fit connaître dans un cercle plus étendu. Il y caractérise deux sortes d'exclusisme. Le premier considère comme le principe constitutif de toute connaissance l'*unité*, qui est le produit de la *raison*, ou plutôt de la raison réagissant contre l'affection sensible dans les mathématiques et en philosophie. C'est là ce que Fries appelle le *rationalisme*, et ce qu'il combat chez Fichte et Schelling. L'autre exclusisme, qui est le contre-pied du précédent, voit le principe constitutif de la connaissance dans la *multiplicité de l'intuition sensible;* c'est l'*empirisme*. Mais le *criticisme* s'oppose à la fois au rationalisme et à l'empirisme, en tant qu'il prétend ne partir d'aucune loi *constitutive* et ne poser à la base que des maximes *régulatives*. A l'exclusisme rationaliste il oppose l'argument que c'est seulement par la connaissance sensible que nous pouvons avoir la notion du différent, et que, sans la multiplicité, l'unité n'est qu'une forme vide. Contre l'exclusisme empirique et sceptique, il invoque l'argument que, de ce point de vue, on ne peut, sans l'unité et la nécessité, dont aucune affection des sens ne donne la notion, rendre compte de l'expérience commune, de la conscience journalière au milieu de laquelle nous vivons. Fonder le criticisme, telle fut la tâche essentielle de

Fries. Le peu de succès qu'il obtint auprès du public s'explique par la fatigue qu'on éprouvait alors pour la recherche prosaïque et consciencieuse de la connaissance humaine, poursuivie sur les traces de Kant. On était déjà retombé dans le dogmatisme, et l'on éprouvait le besoin de se nourrir de poésie et de parler à l'imagination.

Après avoir obtenu le titre de professeur, en 1805, en même temps que Hegel, Fries fit paraître l'un de ses principaux écrits : « *Savoir, Croyance, Pressentiment* [1], » composition *exotérique*, comme il l'appelle lui-même. Il ne tarda pas à recevoir un appel pour l'université de Heidelberg qui se reconstituait sur de nouvelles bases. C'est là qu'il fit la connaissance de Jacobi alors en haute estime dans le monde philosophique. Fries se défend d'avoir été jamais son disciple, comme l'ont souvent affirmé les historiens de la philosophie. Il déclare que ses vues procèdent de Kant, dont il n'a jamais réussi à faire comprendre à Jacobi l'idéalisme transcendental. Une relation plus étroite devait se former entre lui et l'un de ses collègues, plus jeune que lui de sept ans, Martin-Leberecht de Wette, qui entra dans toutes ses vues et s'en servit avec fruit dans la construction de son propre système théologique. De Wette lui emprunta, en particulier, l'idée féconde du dualisme du savoir et de la foi, lequel traverse toute la connaissance humaine, comme aussi la distinction entre le devoir, la vertu et la beauté de l'âme, qu'il appliqua à son exposition de la morale chrétienne.

Voici en quels termes Fries a caractérisé lui-même sa position à l'égard de ses contemporains, Schelling et Jacobi, aussi bien que de Kant, son devancier. Dans la loi de la méthode critique et de la Critique de la Raison, Kant a trouvé le véritable moyen pour fonder la philosophie par la pure connaissance de soi-même. Mais c'est à tort qu'il a réclamé partout des démonstrations pour établir les jugements, là où l'intuition sensible fait défaut. Toute démonstration n'est qu'un intermédiaire qui conduit seulement d'un jugement à un autre. Ce qui manque chez Kant, c'est l'explication du point de départ, du principe de toute conviction philosophique. Le mérite de Jacobi a consisté en ce qu'il a reconnu cette lacune et, en même temps, le dualisme indestructible de l'élément naturel et de l'élément surnaturel dans la raison humaine. Mais il n'a pas suffisamment distingué entre l'un et l'autre, et, par conséquent, entre le savoir et la croyance ; il a donné parfois à chacun de ces facteurs une application trop universelle, en faisant intervenir tantôt le savoir dans le domaine surnaturel, tantôt la croyance dans le domaine naturel. En outre, il n'a pas reconnu que la vraie philosophie ne commence pas par des démonstrations, mais que la connaissance de soi-même se borne à nous découvrir quelles sont les révélations que renferme l'esprit humain. Les révélations de la croyance ne peuvent jamais devenir elles-mêmes un savoir ni une science; mais une science peut être fondée sur ce qui est croyance et pressentiment dans l'esprit de

[1] *Wissen, Glaube und Ahndung.* 1805.

l'homme; et c'est à la philosophie de donner cette science, aussi bien qu'elle donne la science du savoir lui-même. Toute conviction que l'homme trouve en lui-même par le fait seul qu'il pense, mérite le nom de philosophique. Ce n'est pas à la science philosophique de nous apporter et de former cette conviction; c'est plutôt à la connaissance de soi-même de nous dire quelle conviction philosophique nous avons en nous. Mais la science philosophique doit, ce que Jacobi ne fait pas assez, établir l'opposition du savoir et de la croyance dans la doctrine kantienne de la distinction entre le phénomène et l'être véritable, et dans la théorie de l'entière insuffisance de l'espace et du temps pour constituer l'essence vraie des choses. Dans le savoir de l'homme, la connaissance de la nature forme un tout où chaque détail est fatalement soumis à des lois générales. A cette connaissance, susceptible de se transformer en science, est opposé, dans nos convictions, un tout autre mode de connaissance, pour lequel cette connaissance de la nature n'est qu'une manifestation des choses, et dont les conceptions, loin de s'appuyer sur l'intuition sensible, se posent vis-à-vis de celle-ci en pleine contradiction. Nous concevons Dieu, l'univers, la liberté et l'immortalité sans pouvoir même par des exemples vérifier ces conceptions dans le monde sensible. La croyance conçoit la véritable essence des choses comme affranchie des limitations des lois naturelles; ce n'est que dans la négation de ces limites qu'elle élève au-dessus de la nature l'essence éternelle. Ce dualisme ne saurait être concilié par quelque synthèse supérieure: il est inhérent à l'organisation de la connaissance humaine, parce que nous ne possédons qu'une raison limitée, mais ayant la conscience de ses limites.

Fries reproche encore à Jacobi d'avoir confondu le fait par lequel, dans notre intelligence, les données de la conscience deviennent des idées claires, ce qui n'a lieu qu'au moyen de l'*entendement*, avec l'origine immédiate de nos convictions, telles qu'elles appartiennent à la *raison*. « Quand nous sommes arrivés à bien comprendre, dit-il ailleurs, que l'entendement seul se trompe, et qu'au contraire, la raison de tous les hommes a les mêmes convictions fondamentales et originelles, cette déduction prend l'importance la plus positive contre tout scepticisme. Il ne saurait y avoir aucun débat entre les hommes sur la question de savoir comment sont les choses; tous ont là-dessus la même conviction; nous ne disputons que pour décider si nous *savons*, ou *croyons*, ou *pressentons* que les choses sont. En conséquence, il ne s'agit que de constater quelles sortes de convictions nous avons en nous, et c'est là l'œuvre de la déduction. Si nous constatons que la croyance en Dieu est dans la raison de chaque homme, ce n'est pas pour donner à la raison l'idée consolante qu'il y a un Dieu. La raison n'a besoin d'aucune consolation de ce genre, puisqu'elle n'est pas atteinte par le doute. Nous n'avons en vue que de mettre l'entendement en possession d'un jugement infaillible. »

Fries quitta Heidelberg en 1816 pour occuper à Iéna une chaire de philosophie, puis de physique et de mathématiques. La part

qu'il prit à la fête des étudiants à la Wartbourg, ses relations avec des sociétés suspectes de tendances révolutionnaires, amenèrent sa suspension après l'assassinat de Kotzebue et l'exposèrent à une sorte de persécution qui paralysa pour quelque temps son activité.

Les vues philosophiques de Fries et la forme abstraite sous laquelle il les exposait, le séparèrent de plus en plus de la nouvelle école, et restreignirent son influence à un cercle assez limité. « Je suis, dit-il, en philosophie un mathématicien. Tout chez moi repose sur des calculs bien faits, mais peu de gens sont en état de se servir de ces calculs. Il y a dans mon exposition quelque chose de serré, qui fait que les autres ne peuvent y mordre que difficilement. » Cela n'a pas empêché de Wette de considérer son maître comme un des plus grands génies que l'histoire de la philosophie ait à nommer.

« Fries, nous dit de Wette, était capable d'exposer son système sans aucun effort, avec la même facilité que d'autres ont pour débiter des contes. Cette facilité manquait, il est vrai, du don de produire la conviction, parce qu'il suivait plutôt le cours de ses propres idées que celles des autres. De là et de sa méthode le plus souvent synthétique le peu de succès de son enseignement académique et le succès moindre encore de ses écrits. C'est pour moi une vérité incontestable que, comme successeur indépendant de Kant, Fries a conduit la philosophie dans le bon chemin, tandis que Fichte, Schelling et Hegel l'ont jetée dans les sentiers de l'erreur qui la mènent au pur néant. Il faut une fois mettre un terme à ce jeu insensé qui fait éclore tous les dix ans un nouveau système philosophique pour mettre à la torture la tête des jeunes gens, et il est à espérer que le dernier tour de passe-passe de cette espèce sera effectivement le dernier.

« La philosophie de Fries part de l'expérience, de ce qui est donné dans la conscience humaine, et s'élève de là, par une spéculation prudente, jusqu'aux plus hautes vérités universelles. Aussi longtemps qu'on ne prend pas cette route et qu'on ne commence pas humblement par en bas, pour atteindre aussi haut qu'il est possible, mais qu'au contraire avec un ridicule orgueil on s'élève en l'air comme le Socrate d'Aristophane, et qu'on veut tout déduire d'en haut, aller même jusqu'à répéter l'acte divin de la création et tirer le fini de l'infini, aussi longtemps, dis-je, on ne sortira pas du cercle magique de la fantaisie, et l'on sera à la merci de la hardiesse du premier nouveau jongleur venu. La philosophie empirico-critico-spéculative est seule capable d'accomplir la tâche d'une saine philosophie, à savoir de guider la marche des sciences qui sont toutes empiriques dans leurs commencements, tandis que d'autres systèmes dogmatico-rationalistes égarent par des préjugés ou étouffent sous des formules l'esprit de recherche scientifique. A l'égard des sciences naturelles, la philosophie de Fries est en relation avec les mathématiques, dont l'application fait seule avancer les recherches de cet ordre, tandis que les formules vides de la prétendue philosophie de la nature leur ont fait un

mal immense. En général, ce qu'il y a de sain dans une philosophie se montre dans l'affinité qu'elle a avec les mathématiques. Parmi les nombreux traits de lumière qui distinguent l'*Histoire de la philosophie* de Fries [1], le moins remarquable n'est pas celui qui a montré le parallélisme entre l'évolution de la philosophie moderne et l'application des mathématiques aux sciences naturelles. Les mathématiques avec leur balance et leur mesure exacte jugent impitoyablement toute rêverie philosophique.

« Le tour subjectif que Fries donna à la philosophie caractérise le grand mouvement imprimé déjà par Socrate, et qui seul peut la conduire au but. Le cri d'opposition poussé par ceux qui réclament une vérité objective, est vraiment puéril. Apprenez d'abord, à partir du point de vue subjectif, le seul qui nous soit possible, pour arriver à la connaissance et à l'appréciation des objets par la voie régulière de la réflexion en dehors de tout arbitraire; apprenez, dans un acquiescement fidèle à la vérité, à étendre votre sujet jusqu'à la compréhension objective des choses. Vous trouverez ce que vous cherchez plus sûrement que par la voie de vos hypothèses. Le philosophe peut-il prétendre à une autre objectivité que le poète, qui, dans le pur miroir de son sujet, saisit le monde et la vie dans leur vérité et leur beauté accessibles à toutes les âmes pures, pour les jeter ensuite dans le miroir objectif de ses tableaux ? Et vous, théologiens, pourquoi tant vous débattre contre ce point de vue subjectif, qui est cependant le seul vraiment chrétien? La plus haute vérité n'est donnée au chrétien qu'en retour de la foi, et la révélation de cette vérité s'est produite dans un sujet, dans le Christ, dont la subjectivité, considérée comme la plus pure, objective par conséquent, doit être reçue en nous.

« Fries partage avec Schleiermacher le mérite d'avoir découvert et répandu le principe que la religion a son centre vital dans le sentiment; mais la démonstration de cette thèse est beaucoup plus solide et plus scientifique chez le premier que chez le second. Il a aussi montré mieux que personne le lien qui rattache les beaux-arts à la religion et qui ne peut être supprimé sans nuire à celle-ci comme à ceux-là. Les productions les plus importantes des beaux-arts se meuvent dans l'élément moral de la convenance finale (*Zweckmässigkeit*), en ce sens qu'ils représentent la vie morale dans sa force, sa grandeur et son charme, dans ses luttes et ses victoires, dans ses opérations et ses élans. Ils n'ont pas pour objet le bien, tel qu'il est déterminé par la conscience d'après la loi, mais le beau et le sublime, et cela non pour les présenter dans un concept mort, mais sous une forme vivante et sensible, librement créée. Par une conséquence rigoureuse, Fries ramène toute beauté artistique à trois idées, qui ne sont rien autre que les déterminations et les réalisations des idées spéculatives de l'*âme*, de la *liberté* et de la *divinité*, ainsi que des idées pratiques correspondantes de l'homme, de l'opposition du bien et du mal, et

[1] *Die Geschichte der Philosophie.* Iter B. 1837. IIter B. 1840.

de la sainteté de Dieu. Ce sont les idées esthétiques de la poésie épique, de la poésie élégiaque, tragique et comique, et de la poésie lyrique. C'est d'après ces principes que notre philosophe classe tous les genres d'art et de poésie et leurs productions, et qu'il définit leur essence, tandis que toute autre classification s'attache à des caractères extérieurs et accidentels.

« Si la philosophie de Fries, malgré ses mérites sérieux et incontestables, a obtenu peu de succès, il faut en chercher les raisons soit dans la forme et le fond de son enseignement, soit dans la tendance et l'esprit de son époque. Il faut le dire: eût-il possédé et pratiqué au plus haut degré l'art de l'exposition dialectique, qui lui manquait, Fries n'aurait pas gagné pour cela les esprits de ses contemporains à son criticisme. Le criticisme de Kant, essentiellement négatif, pouvait devenir la philosophie dominante d'une époque engagée dans une tendance négative et disposée à recevoir tout ce qui pouvait servir à l'analyse et à la décomposition des données traditionnelles. Mais le succès même de la philosophie kantienne gâta la situation pour une philosophie telle que celle de Fries, critique comme la précédente, quoique bien plus profonde et plus compréhensive. Ceux qui se rattachaient à la direction qui avait prévalu jusque-là, les Kantiens et les rationalistes, ne purent pas comprendre une doctrine qui dépassait leur maître, et en regardèrent l'auteur comme un apostat. Ceux qui sentaient le besoin d'une conception plus vivante auraient pu, il est vrai, se trouver satisfaits. Mais, d'une part, ils étaient repoussés par l'élément critique contre lequel ils s'étaient mis depuis longtemps en défiance; et, d'autre part, ils ne trouvaient pas, sous une forme saisissable et aisément maniable, l'élément positif qu'ils cherchaient.

Fries est mort en 1843, sans avoir eu la satisfaction de voir ses contemporains lui rendre toute la justice qu'il méritait, mais entouré des regrets et des hommages de ses nombreux élèves et amis. A. O.

M. W. DROBISCH. LOGIQUE [1]. — F. UEBERWEG. LOGIQUE [2].

De toutes les branches de la philosophie, la logique est celle qui a été la plus affectée par le mouvement des esprits depuis Kant. D'après le criticisme, cette science n'a qu'une portée exclusivement *formelle* et *subjective*. Il n'y aurait aucun point de contact entre les formes logiques de la pensée, d'une part, et les formes de l'être, d'autre part. On étudie ces règles subjectives et formelles

[1] *Neue Darstellung der Logik*, nach ihren einfachsten Verhältnissen mit Rücksicht auf Mathematik und Naturwissenschaft, von Moritz Wilhelm Drobisch. Dritte, neu bearbeitete Auflage. Leipzig 1863. 8°. 264 p.

[2] *System der Logik und Geschichte der logischen Lehren*, von Dr Friedr. Ueberweg. Zweite neu bearbeitete Auflage. Bonn, 1865, 8°, 400 p.

de la pensée sans se demander le moins du monde si elles peuvent nous faire connaître réellement les objets placés en dehors de nous.

C'est dans cet esprit que M. Drobisch a composé son livre. Il se rattache à l'école d'*Herbart*, qui, comme Kant, a une notion exclusivement *formelle*, *analytique* et *subjective* de la logique. L'auteur nous dit cependant que, faisant droit aux observations de ses critiques et surtout à celles de M. Trendelenburg, il s'est peu à peu éloigné du point de vue kantien qui dominait trop dans la première édition de son livre. Il voudrait aujourd'hui étudier la logique en elle-même, sans trancher les graves questions métaphysiques auxquelles cette science touche de si près. « Réjouissons-nous, dit-il, de ce qu'il y a des lois de la pensée d'une valeur générale, sur lesquelles toute controverse est impossible et qui sont redevables de leur certitude non pas à telle ou telle théorie de la connaissance ou à la métaphysique, mais uniquement à la réflexion de l'intelligence sur elle-même. Gardons-nous bien de mêler les doctrines les plus simples et les plus claires de la logique à des controverses non encore vidées; servons-nous-en plutôt, autant que possible, pour affermir ce qui est encore ébranlé et pour tirer au clair ce qui est entouré de ténèbres. »

La logique, telle que *Hegel* et son école l'entendent, tombe dans un autre extrême: elle se *confond* avec l'ontologie et la métaphysique. Les formes de l'être et celles de l'intelligence sont complétement identifiées: le mouvement de la pensée pure est le procès par lequel l'être lui-même s'engendre.

Schleiermacher, dans sa *Dialectique*, publiée en 1839, a déjà cherché à se frayer une voie moyenne entre ces deux extrêmes. S'opposant, à la fois, aux Kantiens qui veulent *séparer* absolument les formes de l'être de celles de la pensée, et aux hégéliens qui prétendent les confondre et les *identifier*, il se borne à établir un *parallélisme* entre les deux domaines. La pensée est un reflet de l'être; elle se *distingue* de son corrélatif réel, sans cesser d'être en rapport avec la chose; elle *correspond* à l'objet sans s'identifier ni se confondre avec lui. — MM. *Ritter*, *Vorländer*, *Trendelenburg*, *Beneke*, et la plupart des logiciens modernes ont accepté le point de vue de Schleiermacher.

M. Ueberweg se rattache à la même tendance. Evitant le formalisme excessif de l'école de Kant, il prétend exposer un système de logique, formelle dans l'esprit d'Aristote. La logique ne nous donne pas un ensemble de règles *à priori*, exclusivement applicables au *reflet* des choses dans l'organe cognitif du sujet, comme le prétend le criticisme, ni un système de lois également *à priori*, mais ayant une valeur *objective*, comme l'affirme le dogmatisme de Hegel. Il s'agit de combiner, d'après les règles logiques, les faits fournis par l'expérience, pour arriver à une connaissance ayant une valeur *objective*, *réelle*.

Une histoire de la logique, depuis les temps les plus anciens, signale les principaux ouvrages qui ont paru de nos jours en Allemagne et ailleurs.

Un écrivain belge, M. Joseph Delbœuf, a publié deux livres qui se rattachent à la même tendance que M. Ueberweg[1].

G. A. LINDNER. MANUEL DE PSYCHOLOGIE EMPIRIQUE[2].

La logique n'est pas seule à profiter du mouvement de réaction contre l'idéalisme pour chercher à se constituer à part. La psychologie est entrée à son tour dans cette voie et elle y marche résolûment. On prétend même que sa rupture avec les disciplines philosophiques est déjà accomplie, et qu'elle a franchement pris rang parmi les sciences *exactes*. Cette psychologie nouvelle qui abandonne le terrain des idées pures pour se placer sur celui des faits, s'appelle tout simplement *empirique*, en opposition à la psychologie *rationnelle*, dont elle se distingue quant au *programme* et quant à la *méthode*.

La psychologie, en général, se propose d'étudier les lois de la vie de l'âme pour rendre ensuite compte des divers phénomènes dont celle-ci est le théâtre. La psychologie spéculative ou rationnelle va du général au particulier et fait usage de la méthode *déductive;* la psychologie empirique part du particulier pour s'élever au général, suivant les procédés de la méthode *inductive*. Tandis que la première part d'une notion *préconçue* de l'âme, dont elle fait tout découler, l'autre commence par étudier les faits pour en conclure plus tard une théorie. Il s'agirait donc d'appliquer à l'étude de l'âme humaine cette méthode inductive, remise en honneur par Bacon de Vérulam, et qui a si bien servi la cause des sciences naturelles. Les faits recueillis par l'expérience intérieure fournissent ses principes à la psychologie empirique. Pour les constater, elle a recours à l'observation de soi-même, complétée et contrôlée par l'observation des autres. La méthode inductive prend des formes différentes suivant les sciences naturelles auxquelles elle s'applique; la psychologie empirique leur emprunte leurs procédés selon ses besoins.

Il va sans dire que la psychologie empirique, comme science exacte, est absolument indépendante de toute doctrine métaphysique sur l'essence de l'âme. Elle renonce dès l'abord à résoudre les problèmes délicats qui impliquent une pareille doctrine. On ne prétend pas faire connaître l'essence de l'âme; il ne s'agit pas de résoudre le problème de ses rapports avec le corps. Cette psychologie nouvelle ne peut pas plus répondre à ces questions que

[1] *Prolégomènes philosophiques de la géométrie*. Liége, 1860. Un vol. 8° — *Essai de Logique scientifique*, prolégomènes. Liége, 1866. Un vol. 8°.

[2] *Lehrbuch der empirischen Psychologie, als inductiver Wissenschaft*. Für den Gebrauch an höheren Lehranstalten und zum Selbstunterrichte, von Dr Gustav Adolph Lindner. Zweite vollständig umgearbeitete und erweiterte Auflage. Wien, 1868.

la physique ne saurait nous dire en quoi consiste la matière, ce qu'est la force, quels rapports règnent entre elles. Ces deux sciences ont un champ assez vaste, quoique restreint.

Notre science ne deviendrait suspecte que si elle prétendait rendre la psychologie rationnelle *inutile*. Mais elle s'en défend expressément; sa mission est uniquement de *préparer* à sa rivale les matériaux dont celle-ci tirera ses conclusions; elle n'aspire qu'à servir d'*introduction* aux sciences philosophiques proprement dites.

Depuis que la première édition de cet ouvrage a paru, il y a dix ans, la tendance représentée par M. Lindner n'a fait que s'accuser et conquérir journellement du terrain. Deux causes ont amené ce résultat: les découvertes de la physiologie dans l'étude du système nerveux, et celles de la physique sur la lumière et sur le son. De ce contact de la psychologie avec les sciences naturelles est sortie la plus récente des sciences, la *physique de l'âme*, qui se rattache au nom de Fechner.

C'est l'école d'Herbart qui a beaucoup contribué à imprimer cette direction nouvelle aux études psychologiques. Mais M. Lindner a soin de nous avertir que les résultats acquis par la psychologie empirique sont entièrement indépendants du sort qui est réservé aux principes métaphysiques d'Herbart. Cela se conçoit, puisque, en se faisant empirique, la psychologie prétend se constituer *à part*, et s'émanciper du joug de tous les systèmes.

H. A. RINNE. LE MATÉRIALISME ET LE BESOIN MORAL [1].

Cette brochure de quatre-vingt-neuf pages, écrite par un médecin, s'occupe également de psychologie. L'auteur étudie les questions de l'existence de l'âme, de son identité, du sort qui l'attend après la mort, de la liberté, de la conscience et de la rétribution, enfin de la cause suprême du monde. Pour résoudre ces problèmes, il fait exclusivement appel à l'expérience et aux lois de la raison. Il se trouve que les diverses solutions en présence n'ont qu'une valeur relative. La raison ne se prononce ni pour le matérialisme, ni pour les consolantes solutions de la foi religieuse. L'imperfection de notre science laisse encore une belle part à la foi, à condition que celle-ci ne sorte pas des limites que la première lui trace.

---

[1] *Materialismus und ethisches Bedürfniss, in ihrem Verhältnisse zur Psychologie,* von H. A. Rinne. 1868.

OTTO CASPARI. LES ERREURS DES ANCIENS PHILOSOPHES GRECS [1].

I. Les héros de la philosophie grecque se sont efforcés de découvrir et d'exposer scientifiquement les formes de la pensée. C'est un grand service qu'ils ont rendu à la science. Mais ils se sont trompés sur la valeur de ces formes, et cette erreur a eu des conséquences déplorables pour la philosophie. Elle consiste à considérer ces formes, qui ne sont en fait que des mouvements de notre pensée, comme des mouvements de l'esprit divin, comme éternelles et pour ainsi dire créatrices. C'est ainsi que Platon mit les *Idées* de toutes choses en Dieu et les prit pour les seules vraies réalités. Il idéalisait le bien et le mal, le beau et le lait. Il se mettait par là dans l'impossibilité d'expliquer le mouvement et la vie. Les *Idées* ressemblent à des cristaux ou à des pétrifications. Si Aristote sentit très-bien le vice de ce système, il ne sut guères y remédier. Il comprit à la vérité que la science ne doit pas, comme chez Platon, se borner au développement de la *notion*, mais pousser jusqu'à l'analyse de la *proposition* et du *jugement*. Il fut le père de la logique. Il voulut rendre au mouvement et à la vie le rôle qu'ils ont dans le monde et que Platon ne leur avait pas laissé dans sa théorie. Mais, malgré cette intention louable, ses principes fondamentaux ne sont que des idées platoniciennes mieux adaptées à l'expérience. Ils sont d'ailleurs aussi abstraits que les *Idées* de son prédécesseur. Aristote continua de *prendre les mouvements de la pensée pour les mouvements des choses elles-mêmes.*

II. Platon considérait ses *Idées* comme la seule réalité : le monde sensible n'était pour lui qu'apparence. Aristote fit de même. La « *puissance* et l'*acte* » sont pour lui les pierres angulaires de l'univers. Mais ces principes n'expliquent pas plus que les *Idées* le mouvement et la vie, l'individuel ; ils sont des formes creuses, des notions artificielles, qui n'éclairent pas mieux la psychologie que la cosmologie, l'âme que le monde. Un tel point de vue ne peut conduire qu'à l'erreur.

L'auteur développe assez amplement cette thèse.

III. En analysant les formes ou mouvements de la pensée, Platon et Aristote firent une grande œuvre ; leur erreur fut de prendre ces mouvements de la pensée pour les mouvements des choses. La pensée se meut dans le *temps*, où tout est successif, tandis que les choses existent dans l'*espace*, où tout est simultané. Les différences qu'il y a entre les choses individuelles dans le monde ne sont pas au tout, à l'univers, ce que les différences qui existent entre les notions et leurs attributs sont aux notions. Pour arriver à la connaissance, la pensée fait une suite d'opérations, analyses, synthèses, etc., qui n'ont rien à faire avec les choses et sont tout à fait étrangères à celles-ci. Il y a une illusion enfantine à pré-

[1] *Die Irrthümer der altclassischen Philosophen in ihrer Bedeutung für das philosophische Princip.* Ein kritischer Beitrag in drei Vorträgen, von Dr Otto Caspari. 1868, in-8, 55 p.

tendre expliquer le monde par des constructions *à priori*. En un mot, la pensée n'est pas l'être. Il y a sans doute harmonie entre la pensée et le monde, mais il n'y a nullement identité. Il ne faut pas supprimer le fait de leur différence.

Ce n'est pas ici le lieu, dit notre auteur en terminant, de retracer l'histoire des erreurs qui ont été la suite des fausses vues de Platon et d'Aristote, quoiqu'elles aient encore exercé leur influence sur la dernière philosophie.

Il est bon peut-être d'ajouter à cette analyse, qui s'est strictement tenue au centre de la question, que M. le Dr Caspari nous paraît avoir jugé Aristote et Platon du point de vue d'un disciple plus ou moins dissident d'Herbart. CH. DE FÉLICE.

Revues.

PHILOSOPHISCHE MONATSHEFTE. 1868, 1ter B.

3tes H. — *R. Schellwien.* Liberté ou communisme? (3e article).

H. Langenbeck. De la distinction du spirituel et du physique.

Bulletin. — La perception sensible et les lois psychologiques, par *H. Böhmer* (1868). — Kant et son dualisme en métaphysique et en religion, par *Th. Weber* (1866). — Kant et sa table des catégories, par *G. Knauer* (1868). — Essais de critique philosophique. 1 cahier: Herbart et Trendelenburg, par *W. Schacht* (1868).

Bibliographie, par *Ascherson* (Ouvrages allemands).

Chronique. Encore le Don Carlos de Schiller. — La réunion des Journalistes. — Nouvelles ecclésiastiques. — L'Académie française et V. Cousin (1er article). — Faits divers.

4tes u. 5tes H. — *E. Bratuscheck.* Auguste Bœckh comme Platonicien.

R. Schellwien. Liberté ou communisme? (4e et dernier article).

Bulletin. — De la méthode dialectique, par *E. v. Hartmann* (1868). — Les représentations dans l'esprit de l'homme, par *Ed. Olawsky* (1868). — Matériaux pour la psychologie comparée: L'âme et les formes de ses manifestations dans l'ethnographie.

Bibliographie, par *Ascherson* (Ouvrages allemands).

Chronique. L'Académie française et V. Cousin (2d et dernier article). — Nouvelles ecclésiastiques. — Un procès de l'inquisition en Espagne. — Julius Schaller. — Faits divers.

ZEITSCHRIFT FÜR VÖLKERPSYCHOLOGIE UND SPRACHWISSENSCHAFT [1].
Vter B. (1867).

1tes H. — *H. Steinthal.* De l'origine du langage.

[1] Nous nous bornons à indiquer, parmi les articles de cette Revue, ceux qui présentent quelque intérêt philosophique.